

ÉPISODE 66. EST-CE LA FIN DES ONG TELLES QUE NOUS LES CONNAISSONS?

Traduction de la version française par Trint. L'OMS ne saurait être tenue pour responsable du contenu ou de l'exactitude de la présente traduction. En cas d'incohérence entre la version anglaise et la version française, la version anglaise est considérée comme la version authentique faisant foi.

Garry Aslanyan [00:00:08] Bienvenue sur le podcast Global Health Matters. Je suis votre hôte Garry. Dans cet épisode, nous posons une question qui est au cœur de l'avenir de la santé mondiale. Qui doit diriger et qui doit décider ? Pendant des décennies, les ONG internationales ont joué un rôle central dans la réponse sanitaire et humanitaire mondiale, mais dans un monde en mutation où les budgets de l'aide sont réduits et la confiance en jeu, les gens s'interrogent sur le rôle de ces organisations. Dans le même temps, les organisations locales de la société civile et les mouvements populaires démontrent chaque jour que la proximité d'un problème est l'un des atouts les plus puissants dont ils disposent pour le résoudre. Dans cet épisode, nous explorons à quoi pourrait ressembler un modèle d'ONG plus équitable et plus ancré au niveau local et ce qu'il faudra pour y parvenir. Pour en discuter plus en détail, je suis rejoint par deux invités qui apportent des points de vue très différents mais profondément complémentaires sur cette question. Tout d'abord, vous entendrez Deborah Doane, partenaire de Rights CoLab et organisatrice du projet RINGO, une initiative visant à réinventer les ONG internationales, afin que la société civile du monde entier soit plus équitable, avec plus de 20 ans d'expérience dans le domaine des droits de l'homme, du développement et de la justice économique, elle a récemment écrit un livre intitulé « The INGO Problem, Power, Privilege, and Renewal ». Plus tard dans l'épisode, vous entendrez Angela Oduor Lungati. Angela est la directrice exécutive d'Ushahidi, une organisation technologique à but non lucratif basée à Nairobi. Elle est technologue, bâtisseuse de communautés et défenseuse de l'open source avec plus de dix ans d'expérience dans la promotion de technologies inclusives pour les communautés historiquement marginalisées. Commençons par Deborah. Bonjour Deborah, bienvenue dans l'émission.

Deborah Doane [00:02:32] Merci.

Garry Aslanyan [00:02:33] Alors commençons Deborah. Dans ce podcast des cinq dernières saisons, nous revenons souvent à l'idée que l'histoire façonne le présent. Il est intéressant de noter que cela a été abordé dans de nombreux épisodes, et peut-être pourriez-vous commencer par nous expliquer comment le modèle des ONG internationales est apparu et ce qui a motivé sa création à l'origine ou comment il est né.

Deborah Doane [00:03:01] Je veux dire, j'aime aussi beaucoup avoir une vision à long terme parce que, vous savez, nous pensons que tout est si important maintenant, mais ces choses ont évolué au fil du temps. Je veux dire qu'INGO a vraiment commencé, et cela est d'ailleurs contesté, mais avec ses fondements, je pense au mouvement de la Croix-Rouge, et j'ai commencé ma carrière à la Croix-Rouge. J'en suis donc assez fier, bizarrement, à la fin des années 1800 ou 1860. Si je dis que cela a été contesté, c'est parce que j'ai donné une conférence et que quelqu'un a dit, non, c'est le YMCA qui a fondé les ONG internationales, et je n'ai pas approfondi l'histoire du YMCA depuis, mais je pense que c'était à peu près à la même époque, et il était vraiment fondé sur des personnes qui voulaient aider, en disant simplement qu'il y a des gens là-bas, nous avons entendu qu'ils en avaient besoin. Comment les aider de manière solidaire ? Dans les années 1960, Oxfam voulait aider à lutter contre la famine, la famine au Biafra et aider à y remédier. Je pense qu'à l'époque post-coloniale, les ONG internationales ont vraiment grandi et prospéré après la Seconde Guerre mondiale en matière de décolonisation, et elles se sont installées dans les nouveaux pays indépendants pour fournir des services là où les gouvernements n'étaient pas en mesure de le faire. Ils ont commencé à obtenir un statut officiel à

l'ONU, et cela est resté en grande partie ainsi jusqu'aux années 1990 environ, lorsque les budgets d'aide ont explosé. Nous avons connu une croissance massive dans le secteur de l'aide, les objectifs visant à atteindre 0,7 %, et c'est à ce moment-là que les choses ont vraiment changé et que les ONG sont devenues, je dirais, moins une question de solidarité et bien plus de professionnalisme.

Garry Aslanyan [00:05:05] Alors, de votre point de vue, quels ont été les véritables succès de ces organisations au fil des ans ?

Deborah Doane [00:05:11] Oui, je veux dire, comme je l'ai dit, j'ai commencé ma carrière à la Croix-Rouge et vous savez, je pense que leur histoire des principes fondamentaux de l'action humanitaire, de l'humanité, du volontariat, de l'indépendance, de l'universalité, constituent des fondements vraiment importants pour l'ensemble du secteur humanitaire et je dirais que la Croix-Rouge a en quelque sorte porté ce drapeau, certains de ces principes, tels que la neutralité, sont aujourd'hui contestés, font l'objet d'un examen minutieux et sont contestés dans le secteur, mais je pense que définir ce type de vision de ce que signifie l'action humanitaire est une véritable réussite pour quelqu'un comme la Croix-Rouge. Pour moi, les réussites concernent vraiment le plaidoyer et les causes profondes. Je pense que la justice commerciale, l'allégement de la dette internationale, la justice fiscale, il y a eu des mouvements incroyables au cours des 30 ou 40 dernières années, le mouvement environnemental, où les ONG internationales ont vraiment remporté de bons succès mondiaux. À mon avis, il s'agit moins de l'action humanitaire, et nous pourrions revenir sur ma critique à ce sujet au fur et à mesure, que de certaines questions plus profondes liées à la justice économique et sociale.

Garry Aslanyan [00:06:36] Vous avez passé beaucoup de temps à travailler avec l'ONG avec laquelle vous avez commencé, mais vous avez également commencé à examiner les défis du système, comme vous l'avez dit, et puis, évidemment, vous avez également écrit un livre à ce sujet. Sur la base de ces recherches, du travail et de votre expérience, vous pourriez peut-être m'en dire un peu plus sur les problèmes systémiques auxquels le système des ONG est confronté aujourd'hui, sur la manière dont ils se manifestent réellement dans la pratique, sur ce qui se passe actuellement.

Deborah Doane [00:07:11] J'ai donc indiqué que leur taille avait augmenté de façon exponentielle à partir des années 90. Certains d'entre eux atteignent aujourd'hui la barre des milliards de dollars américains et les salaires des cadres supérieurs de nombreuses ONG internationales dépassent parfois le million de dollars américains. Je pense que l'ONG présente deux problèmes sous-jacents majeurs, et le premier est qu'en raison de cette domination, ils se positionnent comme les sauveurs des problèmes du monde. Donc, si vous consultez n'importe quel site Web d'ONG, et j'en ai parcouru un grand nombre, ensemble, nous pouvons mettre fin à la pauvreté, nous pouvons éliminer la faim, nous pouvons sauver des personnes, elles sont les seules à sauver le monde, et le second est leur positionnement auprès de la communauté des donateurs, y compris le grand public. Ils se sont donc positionnés comme le principal intermédiaire fiable pour accepter et filtrer les financements provenant de sources internationales. Et cela se traduit par leur domination, donc c'est presque comme dans le capitalisme d'entreprise, la domination des ONG perpétue la domination des ONG et devient un système gagnant-gagnant sur toutes sortes de systèmes. Donc, ils ont la domination de l'argent dans le système, ils ont la domination de la voix, vous savez, de l'influence et de la voix. Il est plus probable que l'on me demande de témoigner devant une commission parlementaire britannique, même si je n'ai pas d'expérience en matière de situation humanitaire dans ce pays à majorité mondiale. Les approches et les connaissances occidentales dominent en ce qui concerne la manière de résoudre les problèmes. Ainsi, une personne siégeant à Genève, Washington ou Londres est susceptible d'avoir plus de crédibilité quant à la manière de résoudre un problème qu'une personne originaire du Soudan et siégeant au Soudan. Et je pense que de ce fait, ils sont vraiment devenus un

obstacle au développement de sociétés civiles saines partout dans le monde. Ils n'investissent pas dans cette société civile saine parce qu'ils n'investissent que dans leur propre croissance. Ce sont là les principaux défis, les défis systémiques auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui face aux OING. Elles constituent de grandes réussites, mais elles constituent désormais un obstacle à la mise en place d'une société civile saine.

Garry Aslanyan [00:09:54] C'est intéressant, alors que vous étiez en train de parler, je me suis surprise à penser à un domaine sur lequel je travaille, à savoir des partenariats de recherche équitables, et certains intermédiaires entre les deux constituent parfois, je ne veux pas dire le problème, mais contribuent parfois à cette inégalité, même si les partenaires eux-mêmes s'y engagent avec le même état d'esprit, mais il y a quelque chose entre les deux qui a ses propres politiques et qui prend les choses dans une direction différente, je me suis retrouvée à le comparer à cela.

Deborah Doane [00:10:34] Et deux choses se produisent avec ça, non ? Ainsi, le savoir devient extractif. Nous extrayons donc les connaissances et les utilisons assez souvent comme les nôtres pour les intermédiaires. Ils doivent justifier leur propre existence et dire que c'est notre rôle, nous sommes les seuls à pouvoir rassembler ces connaissances. Et cela devient un pouvoir, une question de pouvoir, de savoir qui détient le pouvoir dans l'ensemble du système, et je pense que c'est très problématique.

Garry Aslanyan [00:11:04] Donc, dans le domaine de la santé mondiale, il y a beaucoup de conversations sur la décolonisation, la localisation, et sur ce podcast, nous en avons parlé tout le temps. Pensez-vous que ces programmes ont considérablement transféré le pouvoir des pays du Nord au profit des pays et des acteurs locaux au cours des dernières années ?

Deborah Doane [00:11:30] J'aurais aimé que ce soit le cas. Je pense qu'il y a beaucoup de belles paroles à ce sujet, même si ces conversations diffèrent vraiment d'une communauté francophone à l'autre. Ils n'ont pas nécessairement ces conversations au même degré. Cela semble être une prédominance des discussions anglo-saxonnes sur les modèles anglophones. À quelques exceptions près, nous assistons à un certain développement. Save the Children s'est donc retirée en décembre du Royaume-Uni, des modèles de financement commun des Nations Unies basés sur les pays, car l'organisation a déclaré que le financement devait aller directement aux OSC locales plutôt qu'aux ONG internationales, mais le plus souvent, d'autant plus que les coupes dans l'aide ont commencé au début de l'année dernière, et ce n'était pas le cas juste les États-Unis, un certain nombre de pays européens ont réduit leurs budgets d'aide de manière significative, le Royaume-Uni, où je siège, les budgets d'aide étant réduits. Je crains que ce ne soit le contraire qui se passe. Je participe à de nombreuses conversations avec des conseils d'administration et des équipes de haute direction, dont certains disent que la localisation est allée trop loin. C'était un luxe. Nous ne pouvons pas nous permettre de le faire pour le moment. J'ai des conversations reportées pendant qu'ils se restructurent d'eux-mêmes sans penser à la localisation. Dans le cadre du projet RINGO auquel je contribue, qui vise à réimaginer les ONG et à transférer le pouvoir aux sociétés civiles locales et nationales, nous avons un prototype de ce que nous appelons un appel à propositions inversé dans lequel les acteurs locaux centrent leurs besoins, puis lancent un appel à propositions à la communauté internationale. Nous avons eu du côté des ONG internationales, je viens de recevoir un e-mail aujourd'hui à ce sujet, nous n'avons ni le budget ni le temps pour répondre, nous devons nous concentrer sur nos propres besoins dès maintenant. Un membre du conseil d'administration d'une autre ONG internationale m'a dit quelque chose d'assez similaire. Donc, je pense que ce qui se passe, c'est que les ONG internationales battent en retraite, qu'elles mettent en place leurs propres défenses et que la localisation et la décolonisation deviennent une question secondaire.

Garry Aslanyan [00:13:39] Et pensez-vous que le global et le local puissent fonctionner en véritable complémentarité à un moment donné ? Ou ces agents vont vraiment rester dans ce genre de tension. Qu'en pensez-vous à long terme ?

Deborah Doane [00:13:58] À plus long terme, ils doivent le faire, je crois fermement en la société civile, et je crois au concept de ce que j'appelle dans le livre la subsidiarité, qui est en fait l'idée d'une approche aussi internationale que nécessaire et aussi locale que possible. Et vous pouvez l'associer à votre propre situation, vous n'avez pas besoin d'être un humanitaire travaillant en Afrique, une personne blanche travaillant en Afrique depuis l'Europe ou je suis originaire du Canada, je peux le relier dans mon propre pays, donc j'ai beaucoup plus de chances de pouvoir parler à mon voisin de ce qui se passe localement et de résoudre un problème lié à ce qui se passe dans ma rue ou dans ma communauté, plutôt que si quelqu'un venait de Save the Children au Bangladesh pour résoudre ce problème à ma place. La lutte contre la pauvreté et le sans-abrisme dans la région de Londres suscite beaucoup plus d'intérêt que moi, avec les acteurs locaux, la banque alimentaire locale et d'autres acteurs. Je pense donc que nous devons transférer ces connaissances à la façon dont nous travaillons à l'échelle internationale. Mais il existe des connaissances internationales et des connaissances locales, et je pense que nous pouvons travailler ensemble. Et si je reprends cet exemple d'appel à propositions inversé, nous avons fait quelques expériences. Notre premier appel a donc eu lieu en Zambie et la Zambian Governance Foundation a travaillé avec de nombreuses communautés locales pour leur demander : qu'est-ce que vous possédez déjà réellement, quels sont vos actifs ? Et qu'attendez-vous des acteurs internationaux ? Et ils ont dit que nous aurions vraiment besoin d'aide pour la formation sur les droits reproductifs et sur d'autres questions humanitaires. Mais en général, ils ont dit que nous pouvions y parvenir eux-mêmes en grande partie, mais nous voulons toujours le soutien de la communauté internationale.

Garry Aslanyan [00:15:49] Que pensez-vous, pourquoi veulent-ils conserver ce lien avec les ONG internationales ? Est-ce de l'argent ou autre chose ?

Deborah Doane [00:15:59] C'est probablement un mélange des deux et la réalité est qu'une ONG occidentale peut lever d'importantes sommes d'argent auprès de sa population locale. Son rôle dans le système d'aide ne dépend donc pas uniquement de son rôle. Je pense qu'une part de plus en plus importante de cette aide devrait et ira directement au financement des organisations de la société civile locales. Mais je pense que les ONG internationales peuvent mieux collecter des fonds dans leurs propres communautés nordiques et jouer ce rôle en matière de financement. Mais je pense aussi que c'est de la solidarité, je pense qu'il existe une forte demande pour une plus grande solidarité internationale entre les ONG et les acteurs locaux. Et si nous travaillons ensemble sur ce point, nous pouvons aller beaucoup plus loin en tant que mouvement.

Garry Aslanyan [00:16:49] J'ai aimé quand vous avez parlé du niveau local et de l'écosystème local dans les pays. À votre avis, que doit-il se passer maintenant pour que la société civile, qu'il s'agisse des ONG locales ou des mouvements populaires, puisse réellement s'épanouir ?

Deborah Doane [00:17:06] Je pense que le rôle des ONG internationales devrait en fait être de renforcer la société civile partout dans le monde. Et face à cette réaction négative que nous constatons à l'échelle internationale en matière de prise en charge des autres, de solidarité et d'universalisme, je pense que nous devons tous construire cela, et cela ne peut que partir de la base vers le haut. Alors, comment s'y prendre ? Nous devons nous assurer de mettre davantage de ressources à la disposition des acteurs majoritaires mondiaux. Je pense que nous pouvons développer ce que j'appelle des catalyseurs écosystémiques. On pourrait appeler cela des intermédiaires. Mais si nous voyons des

acteurs locaux, des catalyseurs d'écosystèmes locaux basés en Afrique, en Amérique latine et en Asie, je pense que nous devons développer cet espace, qui permet également de créer leurs propres ressources nationales de collecte de fonds. Il s'agit donc de fonds communs détenus localement, dans lesquels nous pouvons investir. Je pense que nous devons inverser nos systèmes, comme l'exemple de l'appel inversé que j'ai donné, mais aussi nos systèmes de responsabilité. Pourquoi nos systèmes de responsabilisation font-ils en sorte que les acteurs locaux rendent des comptes en permanence à la hausse au secteur international ? Quelle est notre responsabilité mutuelle les uns envers les autres ? The Pledge for Change a créé un système qui essaie de le faire, le projet RINGO les a soutenus dans ce domaine, et il crée une sorte de forme circulaire de responsabilité bidirectionnelle, et je pense que nous devons changer nos systèmes. Nous devons revoir nos modèles de gouvernance de manière à ce qu'ils intègrent cette responsabilité et cette solidarité mutuelles. Enfin, je pense que les ONG internationales et le système de financement doivent être prêts à prendre beaucoup plus de risques, à innover et à essayer de nouvelles manières de faire participer la société civile, si vous voulez. Voilà quelques points dont je peux parler à l'infini.

Garry Aslanyan [00:19:04] C'est génial. Ma prochaine invitée, Angela Lungati, est basée au Kenya. Elle travaille à l'intersection de la technologie et des données pilotées par la communauté. J'ai donc hâte d'avoir cette conversation. Je voulais vous demander dans quelle mesure, selon vous, un plus grand nombre de données générées localement pourraient réellement recentrer les connaissances, renforcer cette production végétale et ce renforcement mutuel des différents acteurs et, en fin de compte, soutenir davantage de preuves et de prises de décisions prises au niveau local.

Deborah Doane [00:19:42] Tellement de potentiel. Je suis un grand fan de Talk to Loop, un système conçu pour partager ces connaissances locales et simplement obtenir des informations locales sur la façon dont les gens perçoivent l'aide et comment elles sont intégrées au système. Il est ouvert, il comporte plusieurs langues ou n'importe quelle langue possible, et nous n'investissons pas suffisamment dans ces systèmes communs. Je pense donc que nous devons promouvoir les connaissances locales. La façon dont une personne au Kenya, d'où vient Angela, met en œuvre un programme auprès de sa communauté locale ou à l'échelle nationale sera très différente de la façon dont une personne met en œuvre un programme en Colombie. Les méthodes de travail sont différentes. La culture est différente. Les modèles de prise de décisions sont différents et, en tant que personne extérieure, je ne comprends pas assez comment ils s'y prennent, et certainement pas autant que le font de nombreux humanitaires après un voyage de trois semaines ou trois mois. Il doit être piloté localement, et je pense que nous devons investir dans ces modèles de connaissances locales. Même dans nos mécanismes de responsabilisation, à quoi ressemble le succès ? Lorsque vous démarrez un projet, je ne devrais pas décider de ce à quoi ressemble le succès, car cela peut être très différent pour un acteur local. Il y a donc un très bel exemple que j'ai entendu tout récemment, où cela a été considéré comme un échec lorsqu'il y avait des dons directs à des acteurs locaux dans une situation humanitaire et qu'une personne s'en est emparée dans la communauté locale pour déménager parce qu'elle était dans une situation de violence chez elle. Cela a été considéré comme un échec parce qu'elle ne l'a pas investi dans une sorte d'entreprise, ce qui était l'objectif de la subvention. Pourquoi ce succès n'est-il pas là ? Donc, vous savez, c'est un exemple assez extrême, mais j'ai travaillé avec une organisation appelée Transform Trade et ils ont travaillé avec des acteurs locaux pour dire, avec des microsubventions pour investir dans la communauté locale en matière de justice commerciale et ce qu'ils voulaient était probablement complètement différent compte tenu de ce à quoi ressemblait le succès du financement fourni dans les termes de création d'entreprises locales, le simple renforcement de la capacité des gens à se présenter, et la santé de la société civile étaient pour eux un indicateur de succès fort, par opposition à certains types de résultats, pas minimes, mais que

nous avons tendance à supposer, vous savez, que la mortalité infantile ou les revenus ont augmenté de X pour cent.

Garry Aslanyan [00:22:35] Des choses impersonnelles.

Deborah Doane [00:22:37] Des choses impersonnelles, pilotées par les données. Je pense que nous devons travailler avec une communauté locale pour lui demander à quoi ressemble le succès pour vous.

Garry Aslanyan [00:22:45] Bien, et le contexte devra également jouer un rôle, où vous vous trouvez et où cela doit se passer.

Deborah Doane [00:22:51] Il le faut, surtout dans notre climat politique actuel.

Garry Aslanyan [00:22:55] Enfin, nous terminons par une dernière réflexion de votre part, à savoir si nous assistons ou non à cette sorte de fin d'ère pour les ONG telles que nous les avons connues. Pensez-vous qu'il y aura un renouvellement, que nous passerons par cette étape et que nous arriverons au point où ce type d'approche sera la norme ?

Deborah Doane [00:23:20] Je pense que c'est probablement variable. Je pense que nous assistons à la fin des ONG telles que nous les connaissons. Les coupes dans les budgets d'aide à elles seules y contribueront, car vous pouvez recruter quelqu'un comme Save the Children. Je pense que 90 % de son budget humanitaire provenait de donateurs bilatéraux. Ils doivent donc évoluer. Ils doivent être renouvelés d'une manière ou d'une autre et, pour de nombreux grands bailleurs de fonds, ils ne sont peut-être plus l'intermédiaire de choix. Les gouvernements étudient également ce que l'on appelle le rapport qualité-prix, ce qui est en soi problématique et nous ne voulons pas l'instrumentaliser. Mais en réalité, si vous envoyez de l'argent directement aux acteurs locaux, vous obtenez un meilleur rapport qualité-prix, et de nombreuses recherches le confirment. Il y a donc les engagements du CAD et de l'OCDE qui portent également sur la manière dont nous renforçons et responsabilisons les acteurs locaux. Les ONG internationales n'auront donc pas d'autre choix que de s'adapter. Je pense que s'ils sont intelligents, ils se renouvelleront et ils ne pourront le faire qu'en partenariat, dans le cadre de modèles de coproduction avec des acteurs locaux. Je pense qu'ils seront plus petits, qu'ils devraient être plus agiles et qu'ils devraient plutôt que dominer le système, travailler en collaboration avec d'autres, et pour revenir à mon commentaire, s'ils considéraient que leur rôle est la force de la société civile du monde entier, et l'hypothèse étant que si nous avons des sociétés locales, régionales et internationales plus fortes, les sociétés civiles, nous avons plus de chances de nous battre pour atteindre nos objectifs. Et je pense que les ONG internationales qui se renouvellent apporteront une valeur ajoutée positive à cet objectif.

Garry Aslanyan [00:25:02] C'était super, Deborah, j'ai vraiment apprécié cette conversation. Merci pour toutes vos informations. Encore une fois, merci d'être venus au spectacle.

Deborah Doane [00:25:10] Merci beaucoup de m'avoir invitée.

Garry Aslanyan [00:25:13] Deborah nous donne un aperçu clair de l'évolution du modèle des ONG et des raisons pour lesquelles, à son échelle et sa structure actuelles, il est confronté à des défis. Le principe qu'elle défend est aussi international que nécessaire et aussi local que possible. Pour y parvenir, il faudra modifier l'endroit où les décisions sont prises, la manière dont les ressources circulent et les personnes qui considèrent les connaissances comme crédibles. Ce changement est

exactement ce à quoi Angela Oduor Lungati s'est efforcée de construire. Angela nous montre à quoi peut ressembler une architecture différente dans la pratique. Des plateformes qui réduisent les obstacles aux outils vocaux qui fonctionnent dans les langues locales et des systèmes de responsabilisation qui fonctionnent dans les deux sens. Écoutons-la maintenant. Bonjour Angela, où puis-je te trouver aujourd'hui ?

Angela Oduor Lungati [00:26:12] Bonjour Garry, vous me trouvez à Nairobi, au Kenya.

Garry Aslanyan [00:26:15] Pour mieux te connaître, Angela, peut-être pouvons-nous commencer par ton histoire. Qu'est-ce qui vous a d'abord incité à travailler à l'intersection de la technologie, du développement communautaire et de l'impact social ?

Angela Oduor Lungati [00:26:30] Je vais donc vous ramener au tout début, car c'est là que tout part de moi. Je suis la fille de deux ingénieurs. J'ai donc su dès mon plus jeune âge que je voulais faire quelque chose qui imiterait ce que font mes parents. Je voulais vraiment être comme maman et papa. Donc, tu sais, ça te donnera envie que tu fasses de l'ingénierie. Mais en même temps, je pense qu'à l'école, j'ai remarqué un talent pour les mathématiques. J'adore vraiment jouer avec les chiffres et les mathématiques. C'est pourquoi cet alignement m'a attirée vers la technologie. Un jour, mon père a ramené un ordinateur portable du travail ; Je pense que c'était à l'époque où tu étais autorisé à le faire. Et j'ai commencé à le bricoler, en jouant à des jeux principalement avec lui. Mais cela a essentiellement ouvert la fenêtre sur, vous savez, la technologie en tant que quelque chose d'intéressant. Donc, quand je suis arrivée à l'université, j'ai suivi un cours d'informatique, puis je me suis lancé dans le secteur de la technologie. Mais je pense que le facteur déterminant était aussi quelque chose qui, je pense, fait partie de qui je suis. Je suis quelqu'un de très sociable. Donc, j'aime mon écran noir autant que j'aime interagir avec les gens. Et je pense que c'est là que l'élément de renforcement de la communauté entre en jeu. Et plus je continue à faire ce travail, plus je me rends compte que tout ce que je construis et ce qui est construit à l'aide de la technologie doit répondre à un objectif particulier. Cela doit être quelque chose qui contribue à la justice et au bien de tous, pas seulement pour moi. C'est pourquoi je suis toujours dans ce travail.

Garry Aslanyan [00:28:13] C'est intéressant et tellement intéressant de voir à quel point nos parents jouent un rôle dans la façon dont nous nous intéressons à certaines choses. Et nos auditeurs sont nouveaux dans votre organisation, Ushahidi, ce qui signifie vraiment apporter un témoignage, et vous pouvez nous en dire un peu plus sur le nom. Et peut-être pourriez-vous également expliquer en quoi consiste la plateforme, comment elle donne de l'espace aux voix de la communauté, comment les données sont utilisées pour éclairer l'action.

Angela Oduor Lungati [00:28:50] Ushahidi est un mot swahili qui signifie témoigner ou témoigner. Nous sommes nés des violences post-électorales qui ont éclaté au Kenya en 2007 et 2008. Et le véritable défi était qu'il se passait beaucoup de choses sur le terrain qui n'étaient pas signalées ou qui n'étaient même pas signalées du tout. Les fondateurs ont essentiellement créé cette plateforme Web, que nous appelons la plateforme Ushahidi, qui a permis aux gens de partager facilement leurs expériences vécues pendant la crise à cette époque, en utilisant des outils qui avaient déjà accès au téléphone portable, par exemple les SMS, Twitter, le courrier électronique, etc., et l'utiliser pour vraiment montrer au monde ce qui se passait. Et c'est la promesse ou la prémisse fondamentale de ce que représente la plateforme. Il s'agit vraiment d'un outil open source qui permet aux personnes du monde entier de recueillir rapidement des données, en particulier les expériences vécues sur le terrain, puis d'utiliser ces données issues de cette expérience vécue pour résoudre les problèmes qui leur tiennent le plus à cœur. C'est donc vraiment la façon dont nous utilisons la technologie pour

permettre aux gens de faire entendre leur voix, puis nous avons utilisé ces voix élevées pour répondre d'une manière qui soit réellement fondée sur leurs besoins.

Garry Aslanyan [00:30:13] Intéressant Et vous avez dit qu'Ushahidi avait été déployé dans d'innombrables crises, évidemment. Peut-être pouvez-vous nous donner un exemple où il a été utilisé dans des situations liées à la santé ou dans le cadre de réponses de santé publique, Angela.

Angela Oduor Lungati [00:30:28] C'est une question intéressante parce que je pense que la plus récente que je puisse aborder concerne la pandémie de COVID-19. C'était entre 2020 et 2022, je crois, lorsque les choses ont commencé à s'éteindre. Nous avons vu des organisations de la société civile, et même certains gouvernements, utiliser la plateforme de différentes manières. Je pense que l'un de mes exemples préférés vient d'Espagne. De nombreux technologues et organisations de la société civile souhaitaient utiliser la plateforme pour orienter les interventions gouvernementales. Ils ont d'abord essayé de déterminer où trouver des ressources, pour finalement devenir une plateforme d'aide mutuelle. Alors, comment Angie a pu aider Gary, qui vivait à Madrid ou ailleurs, par exemple, vous n'avez peut-être pas pu aller faire l'épicerie ou acheter des médicaments. Et là, je dis que je suis réellement disponible, et je peux le faire. C'était donc un très bon moyen de mettre en relation les personnes qui avaient besoin d'aide avec des personnes qui pouvaient fournir cette aide. Et je me souviens qu'ils ont mentionné que l'impact qu'ils ont pu avoir est qu'ils ont réussi à distribuer plus de 28 000 masques en Espagne en l'espace d'environ un mois et qu'ils ont en fait contribué à orienter les efforts du gouvernement pour répondre au cours de cette période, dans ce calendrier. Et ce qui est beau, ce n'est pas seulement qu'ils ont pu le faire en Espagne, mais ils ont documenté le modèle et l'ont reproduit dans 22 autres pays hispanophones en quelques mois seulement. Il existe donc de nombreuses cartes de Frena la Curva qui ont fait ce que vous auriez toujours imaginé faire avec une plateforme open source, en donnant aux populations locales les moyens d'intervenir et de faire partie de la solution et en aidant les gouvernements à répondre à ce qui était une crise de santé publique.

Garry Aslanyan [00:32:25] Examinons un peu plus en détail le Kenya et voyons le rôle que jouent les organisations de la société civile ou les ONG locales dans le renforcement des communautés. Et comblent-ils les lacunes qui font défaut aux gouvernements ou aux acteurs internationaux ? C'est ce qui se passe ?

Angela Oduor Lungati [00:32:44] Je pense que oui, car au Kenya, et je pense que c'est probablement la même chose dans de nombreuses autres régions du continent africain, la société civile et les ONG locales agissent comme le tissu conjonctif entre les gens et le pouvoir, n'est-ce pas ? Parce qu'ils sont suffisamment proches des communautés pour remarquer ce qui change et ce qui se passe avant que cela ne devienne une crise, qu'il s'agisse d'une sécheresse, d'une pénurie de services ou d'une perte de confiance du public, n'est-ce pas ? En fait, grâce à la confiance qui s'est également établie entre la société civile et les groupes que tout le monde cherche à servir, ils agissent comme ce tissu conjonctif. Je pense que l'autre action de la société civile est d'aider à traduire cette expérience vécue en informations exploitables. Vous constaterez donc que le gouvernement et les acteurs internationaux auront les ressources nécessaires, n'est-ce pas ? Mais il se peut que vous n'avez pas toujours cette granularité, le langage, le contexte, les relations et la confiance, et c'est ce que ces ONG apporteront. Vous savez, vous avez la capacité de vous réunir parce qu'on vous fait confiance, vous êtes capable d'écouter, vous êtes capable de valider, vous êtes en mesure d'aider ces communautés à s'organiser afin que les personnes que vous cherchez à servir ne soient pas simplement des bénéficiaires, mais des personnes qui peuvent réellement participer à la définition de ce à quoi ressemblerait le soutien. Enfin, je pense que nous contribuons également à combler les lacunes en matière de responsabilité. Ainsi, le rôle de la société civile est parfois de fournir des services, mais il s'agit aussi souvent de

s'assurer que les décisions prises sont prises en fonction de la réalité sur le terrain et que ces communautés peuvent également s'exprimer lorsque ces systèmes ne fonctionnent pas.

Garry Aslanyan [00:34:29] Angela, nous assistons à de nombreuses réductions du financement de Global North, en particulier dans le domaine de la santé. Je veux dire, l'année dernière, il y a eu des changements vraiment monumentaux dans tout cela. Donc, selon votre point de vue et votre type d'expérience, ce déclin représente-t-il une menace pour, disons, les organisations de la société civile au Kenya, pour leur durabilité ? Ou est-ce que cela va vraiment ouvrir des opportunités pour des approches plus locales ?

Angela Oduor Lungati [00:35:02] Je veux dire, je pense qu'en peu de temps, c'est définitivement une menace, simplement parce que cela a complètement bouleversé le statu quo. Cela fait un an que nous constatons que les programmes ont été réduits et que les activités de sensibilisation ont été interrompues. De nombreuses organisations ont dû licencier du personnel. À l'heure actuelle, je pense que de nombreuses ONG et organisations de la société civile opèrent de projet en projet simplement à cause de cette soudaine baisse de financement. Il est donc important de reconnaître que cela a déjà causé de nombreux dégâts, mais en même temps, je considère cette perturbation comme une opportunité. Il s'agit, à bien des égards, d'un point d'inflexion, car il nous place dans un espace où nous devons repenser ce qu'est cette dépendance. Pendant longtemps, de nombreuses priorités ont probablement été définies en fonction de la provenance du financement plutôt que des besoins des communautés. Ce moment pourrait donc aussi nous obliger à vraiment réfléchir à ce à quoi ressemble la philanthropie nationale ? À quoi ressemble également la diversification des sources de revenus en tant qu'organisations à but non lucratif afin de ne pas être constamment dépendants ? À quoi ressemble notre collaboration au niveau local ? À quoi ressemble la conception de modèles qui récompensent réellement le travail visant à renforcer la confiance et la résilience au sein de ces communautés ? Je tiens donc à souligner à quel point c'est douloureux en ce moment, mais je pense également à l'opportunité qui nous est présentée de vraiment marquer un tournant et de vraiment réfléchir aux systèmes dont nous avons besoin pour prospérer, de manière à nous ancrer dans nos réalités vécues, tout en canalisant plus d'énergie vers la manière dont nous soutenons ces activités nous-mêmes.

Garry Aslanyan [00:36:58] Lorsque vous dirigez réellement une ONG originale basée au Kenya, vous interagissez avec les systèmes mondiaux. Quelle a été votre expérience en matière de partenariat ou d'engagement avec des ONG internationales et quelles dynamiques avez-vous observées en termes de positif et de défi ? Comment s'est passée ou existe-t-elle votre relation avec ce type d'organisations ?

Angela Oduor Lungati [00:37:29] Il y a beaucoup de points positifs et il y a aussi des points à améliorer. Les ONG internationales ont la crédibilité et le nom nécessaires dans certains espaces mondiaux. Il est donc assez facile ou beaucoup plus facile pour eux de mobiliser des ressources rapidement, en particulier en temps de crise. La collaboration avec eux en période de confiance permet donc d'avoir un impact bien au-delà de ce que peut faire une petite organisation locale. C'est donc quelque chose d'extrêmement positif de pouvoir être en quelque sorte les géants sur lesquels vous pouvez vous tenir debout. Mais en même temps, je pense que le pouvoir et la dynamique qu'il entraîne constituent un défi de taille. Le plus souvent, vous constaterez que les acteurs locaux et les organisations locales sont davantage chargés de la mise en œuvre que des co-créateurs de solutions. Qui contrôle le budget, quelles sont les décisions prises et les récits ? Vous savez, et donc tout cela est réglé ailleurs alors que les fardeaux liés aux risques et à la production de rapports sont gérés localement. Vous devez donc vous assurer que vous êtes celui qui instaure la confiance avec les bénéficiaires locaux, mais que vous n'avez aucun contrôle ni votre mot à dire sur ce qui peut être dit, ce qui peut être fait et les ressources

qui peuvent être allouées. Donc, au lieu d'être un partenariat, cela devient de la sous-traitance. Certains des espaces où j'ai constaté une collaboration saine sont ceux où je vois une propriété partagée et une reconnaissance de ce que chacun apporte à la table. Il y a donc une budgétisation transparente, un financement flexible, des conversations stratégiques conjointes. L'expertise locale est profondément respectée et le fait que ce soit elle qui oriente les interventions menées plutôt que de faire des suppositions dans une perspective mondiale. Donc, oui, je pense qu'il s'agit vraiment d'un appel à modéliser ce à quoi ressemble réellement un véritable partenariat afin que vous puissiez accepter le contexte et l'expérience vécus, les communautés les plus proches, et non celles qui sont les plus éloignées d'elles.

Garry Aslanyan [00:39:58] Intéressant, et ce que vous avez dit à propos du fait que de nombreuses ONG internationales détiennent encore un pouvoir important en matière de financement et de définition des programmes, pensez-vous que les plateformes technologiques comme Ushahidi contribuent à transférer le pouvoir aux communautés elles-mêmes ?

Angela Oduor Lungati [00:40:19] Je pense qu'ils le peuvent, mais faire cette importante mise en garde, à quelqu'un qui est un créateur de technologies, selon lequel la technologie est un catalyseur, c'est quelque chose qui aidera à amplifier les solutions existantes au lieu de les considérer comme une solution globale. Donc, tant que l'intention d'utiliser les données collectées est claire et utilisée de la bonne manière, vous pouvez le faire. Et ce que nous avons constaté lors de l'utilisation de la plateforme au cours des deux dernières années, c'est que lorsque les gens peuvent partager ce qu'ils vivent en temps réel à l'aide d'outils auxquels ils ont déjà accès, lorsque vous réduisez ces obstacles, vous leur permettez de s'impliquer facilement dans leur propre langue, vous constatez également un changement de comportement, c'est presque comme si vous donniez aux gens l'appropriation de ce que sera la solution. Il s'agit vraiment de donner à ces communautés le pouvoir de déterminer quelles histoires sont racontées et quelles solutions sont proposées. Donc oui, cela peut être un très bon moyen de modifier la façon dont l'information circule afin de mieux comprendre ce dont le terrain a réellement besoin, puis de l'utiliser pour influencer. Mais encore une fois, comme je le disais, l'intention doit être là parce que vous constaterez, même aujourd'hui, lorsque vous voyez une grande partie de ce qui se passe avec les jeunes, les jeunes expriment très clairement ce qu'ils attendent du monde d'aujourd'hui. Mais si personne ne veut écouter pour ensuite faire quelque chose, quelque chose avec ça, alors c'est sans objet. La technologie doit donc être associée à l'intention, à la volonté et à l'adhésion des décideurs.

Garry Aslanyan [00:42:02] Vous êtes un fervent défenseur de l'utilisation responsable de l'IA en Afrique, vous l'avez mentionné. Comment pensez-vous que l'IA peut jouer pour garantir que les données locales, les langues locales et les voix locales soient correctement représentées dans la prise de décision et l'innovation ?

Angela Oduor Lungati [00:42:21] Je pense que nous vivons à une époque où, en particulier sur le continent africain, l'IA peut soit renforcer l'exclusion, soit contribuer à y remédier. Je pense que la vraie différence réside dans le fait de savoir qui va le façonner. Une IA responsable peut certainement garantir que les communautés sont entendues à grande échelle. Si nous sommes en mesure de traduire d'une langue à l'autre, d'analyser de grands volumes de commentaires, de détecter des tendances à un stade précoce et de prendre de meilleures décisions. Et je pense que c'est important, en particulier sur le continent africain, où les langues locales abondent. Je pense que nous avons plus de 2 000 langues autochtones sur le continent africain. Et si nous pouvions garantir une certaine représentation dans les outils d'IA, réfléchissez à ce que cela signifierait pour de nombreux projets gérés par des ONG, qu'il s'agisse de petites ou de grandes ONG, et à ce que cela signifierait en termes

d'échelle de portée. Mais il convient également de noter que cette représentation n'est pas seulement, vous savez, technique, elle ne sert pas simplement à garantir la présence de la langue. C'est également en termes de gouvernance, car ce que nous ne voulons pas faire, c'est faciliter l'extraction, ou ce que nous appelons l'extractivisme des données, où vous faites tout ce travail pour essayer de rendre ces langues représentatives, mais cela ne sert à rien de revenir aux communautés. Comment donner aux gens le contrôle des données qui peuvent être utilisées pour les représenter dans ces systèmes d'IA et de la valeur qui leur revient ? Donc, vous finissez par voir comment, vous savez, si vous pouvez aider les gens à décider comment ces données sont collectées, partagées et utilisées, alors l'IA peut également être un outil de dignité et de participation. Donc, je pense que pour moi, l'objectif n'est pas seulement de disposer de données africaines dans le domaine de l'IA à des fins de représentation, mais aussi de créer une véritable agence africaine au sein des systèmes d'IA. Alors, continuez à créer des canaux sur lesquels nous pouvons continuer à essayer de vérifier les informations, où nous pouvons continuer à renforcer la culture numérique et à aider les communautés à s'organiser en toute sécurité, continuer à défendre les bonnes structures de gouvernance et les politiques respectueuses des droits, en réfléchissant à la protection des données, à la transparence et aux limites de la surveillance. Donc, au contraire, j'ai l'impression qu'il nous reste encore du travail à faire. La portée du travail de la société civile semble tout simplement augmenter.

Garry Aslanyan [00:44:46] Cela m'amène peut-être à ma dernière question, qui porte sur les formes de soutien, financières, structurelles, technologiques et politiques, dont les ONG, comme vous l'avez dit, les ONG locales, les mouvements populaires, ont réellement besoin pour s'épanouir pleinement et véritablement.

Angela Oduor Lungati [00:45:15] Tout d'abord, nous avons besoin d'un financement flexible et à long terme. Vous savez, le véritable financement reconnaît l'expertise que nous avons et qui existe et nous permet de nous concentrer sur le travail. Donc, vous ne vous contentez pas de suivre les cycles de subventions et vous ne vous inquiétez pas constamment de savoir où, vous savez, quand arrivera le prochain cycle de financement ou vous vous concentrez trop sur les rapports. Du côté de l'infrastructure organisationnelle, je pense qu'il existe des systèmes d'apprentissage, un peu de renforcement des capacités. Donc, si l'on considère certaines des lacunes internes, qu'il s'agisse de sécurité, de financement, de littératie numérique, en regardant exactement à quoi cela ressemblerait, et surtout de nos jours, je pense que l'une des plus grandes réalisations alors que nous continuons à naviguer dans cette ère de l'IA est de prendre conscience que la société civile ne fait que participer à la conversation en ce moment. La conversation s'est largement concentrée sur les créateurs de technologies, et plus particulièrement sur quelques privilégiés, et davantage dans le contexte des drames géopolitiques qui pourraient se produire, au lieu de vraiment réfléchir à la manière dont nous pouvons l'ancrer en amplifiant une partie de l'impact que ces organisations de la société civile sont en train de créer. L'accès à la technologie doit donc également être une bonne chose. Nous aider à travailler avec des systèmes de données sécurisés, à préserver la confidentialité, à utiliser l'intelligence artificielle et à renforcer les capacités dans ce domaine. Mais surtout, je pense que la protection de l'espace civique est également importante. Je pense que nous avons assisté à un certain retour en arrière dans de nombreuses régions du monde où l'on a l'impression que s'exprimer n'est plus casher ou que l'on est persécuté pour avoir dénoncé certains maux. Donc, vous savez, en regardant à quoi ressemble la protection juridique, en regardant à quoi ressemble le respect politique et en reconnaissant simplement qu'une société civile forte renforce réellement la démocratie au lieu de la menacer. Tels seraient mes principaux appels à l'aide.

Garry Aslanyan [00:47:38] C'était formidable d'entendre tout cela, Angela, merci beaucoup, en particulier pour les changements transformationnels vraiment intéressants qui se produisent et la façon dont les groupes locaux comme le vôtre fonctionnent.

Angela Oduor Lungati [00:47:51] Merci beaucoup de m'avoir invitée. J'ai vraiment apprécié cette conversation.

Garry Aslanyan [00:47:56] J'ai trouvé la conversation d'aujourd'hui avec Deborah et Angela à la fois claire et pleine d'espoir. Trois réflexions me restent gravées. Tout d'abord, le modèle INGO est à la croisée des chemins. La question n'est pas de savoir si les ONG vont changer, mais si elles le feront dans le cadre d'un véritable partenariat avec les communautés locales. Deuxièmement, la proximité est une forme ou une expertise. Les personnes les plus proches d'un problème possèdent des connaissances et un contexte qui ne peuvent être ignorés, et nos structures sanitaires mondiales doivent en tenir compte. Et troisièmement, la technologie peut être égalisée, mais uniquement si elle est conçue en fonction de l'agence et pas seulement de l'accès. Écoutons le point de vue de l'un de nos auditeurs.

Sam Oti [00:48:55] Je m'appelle Sam Oti et j'écoute le podcast Global Health Matters depuis Nairobi, au Kenya. Ce que j'apprécie vraiment dans ce podcast, c'est qu'il redonne de la profondeur aux conversations sur la santé mondiale. C'est très important dans un domaine qui, à mon avis, peut être caractérisé par des mots à la mode et parfois par un peu trop de rhétorique. En ce qui me concerne, le podcast a créé un espace indispensable pour une réflexion critique sur la santé mondiale. De nombreux épisodes vont au-delà des récits attendus. Ils abordent des questions difficiles sur le pouvoir, sur l'équité et sur les connaissances qui comptent en matière de santé mondiale. J'apprécie également l'honnêteté intellectuelle de la diversité des invités de l'émission. Les invités de Garry ne prétendent pas que les solutions sont simples. Qu'il s'agisse de la préparation aux pandémies, de la réforme des systèmes de santé ou même de la décolonisation de la santé mondiale, les invités ont tendance à reconnaître les compromis et les incertitudes auxquels notre domaine est confronté, ce qui est exactement ce qu'exige un leadership sérieux en matière de santé mondiale. Pour tous ceux qui s'engagent à renforcer les systèmes de santé et à promouvoir l'équité en matière de santé, le podcast Global Health Matters n'est pas un podcast comme les autres pour moi. C'est un espace de réflexion critique et de dialogue constructif, et je pense que c'est exactement ce dont nous avons besoin en ces temps très incertains pour la santé mondiale et le secteur du développement dans son ensemble.

Garry Aslanyan [00:50:43] Merci Sam pour ce message. J'apprécie vraiment vos réflexions sur le podcast et le rôle qu'il joue en cette période vraiment importante d'évolution de la santé mondiale. Si ce n'est pas déjà fait, abonnez-vous à la newsletter Global Health Matters pour ne pas manquer le reste de nos conversations de la saison 5 sur l'avenir de la santé mondiale. Pour en savoir plus sur le sujet abordé dans cet épisode, visitez la page Web de l'épisode où vous trouverez des lectures supplémentaires, des notes d'émissions et des traductions. N'oubliez pas de nous contacter via les réseaux sociaux, par e-mail ou en partageant un message vocal, et assurez-vous de vous abonner ou de nous suivre partout où vous recevez vos podcasts. Global Health Matters est produit par TDR, un programme de recherche coparrainé par les Nations Unies et basé à l'Organisation mondiale de la santé. Merci de m'avoir écoutée.